Danyel Waro

François Bensignor

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/890>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.890

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 164-169

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

François Bensignor, « Danyel Waro », *Hommes & migrations* [En ligne], 1288 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/890> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.890>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Danyel Waro

François Bensignor

NOTE DE L'ÉDITEUR

Propos recueillis par François Bensignor

- 1 Avec *Aou Amwin*, Danyel Waro retrace toutes les étapes de sa création. Balancé sur un maloya effréné, “Degaz Anou Vitman” est de ses premiers brûlots rageurs jetés sur le papier dans la prison militaire de Rennes, où en 1976-1977 il passa vingt-deux mois pour insoumission (cf. H&M n° 1223). La chanson dure moins de trois minutes, alors qu’il lui en faut une bonne vingtaine pour mener à bien l’étonnant voyage imaginaire de “Salim”, l’une de ses dernières œuvres. Aujourd’hui, le poète réunionnais compose des tableaux faits de couleurs vocales changeantes, de variations instrumentales contrastées, de modules rythmiques aux longueurs variables, de comptines traditionnelles ponctuées d’expressions populaires. Plus atypique que jamais, Danyel Waro laisse libre cours à son imaginaire, inventant les formes d’expression les plus appropriées à son art. Musique et poésie s’y mêlent avec bonheur, dans le respect des traditions de lutherie liées au maloya. Vingt ans de maturation l’ont amené au rang des grands littérateurs pour exprimer, donner à ressentir l’esprit profond, complexe, de cette terre qui l’a porté depuis l’enfance, La Réunion, volcan dressé sur l’océan Indien.

Les premières expériences

- 2 Danyel Waro se consacre au maloya vers la fin des années soixante-dix. Bien que formé dans la troupe de Firmin Viry, il n’est pas spécialement traditionaliste. En 1983, il chante dans Carrousel, le groupe fondé par le Parisien Loy Ehrlich, qui marquera la scène réunionnaise comme l’une des premières expériences de fusion réussies. En 1984, Danyel enregistre une cassette pour enfants, *Zinzin*, et participe à un disque au profit du Mouvement pour l’Afrique. L’année suivante, il chante aux côtés de Lorwa Kaf, vétéran du maloya traditionnel, lors d’une tournée française passant par l’Unesco et le festival

Musiques métisses d'Angoulême. Le premier enregistrement commercial signé Danyel Waro est une cassette, *Gafourn*, publiée par le label réunionnais Piros en 1987. Elle contient "Tine-Blouz", très belle chanson d'amour dédiée à sa première femme, Martine, mère de son fils Sami, qui aujourd'hui l'accompagne sur scène.

- 3 Au début des années quatre-vingt-dix, Danyel Waro a une réputation qui rayonne déjà parmi les amoureux du maloya et des musiques qui ont du sens. Mais son image est celle d'un artiste sauvage, qui refuse de se laisser enfermer dans quelque contrat que ce soit. *"J'étais dans une démarche exclusivement militante, pas une démarche de carrière, explique-t-il. Une démarche artistique, certainement, mais sans me rendre compte de l'impact émotionnel qui pouvait en résulter. Je voulais dire les choses face à ce mur[d'une société] qui refusait de nous reconnaître. Il fallait être raide, rigoureux, garder cette carapace de refus. Je ne voulais pas tomber dans le parcours carriériste de vedette, d'enregistrements, de logique qu'on m'aurait imposée. J'étais rebelle à tout ce que je ne maîtrisais pas bien. Je fonctionne toujours un peu comme ça. Tant que je ne suis pas tranquille, je dis non. Je n'ai jamais été fermé aux propositions, mais je suis méfiant. Quand on m'a proposé de faire un film sur le maloya auquel je participerais, j'ai refusé."*
- 4 Refusant également les propositions de se produire en métropole, Danyel Waro se préserve de contacts récurrents avec le public jusqu'en 1990. *"Cette année-là, j'ai décidé de sortir de chez moi. Je prenais mon kayamb. J'allais en stop dans les soirées kabar, où je récupérais deux musiciens pour m'accompagner. Au fur et à mesure, j'ai eu deux ou trois musiciens habituels. Et quand on m'a invité à aller jouer au Japon, j'ai recruté cinq accompagnateurs. À cette époque, j'avais encore une sorte de réflexe de rancœur par rapport à la France."* Le chanteur accepte toutefois l'invitation de Musiques métisses en 1991, puis du Printemps de Bourges en 1992, enfin d'Africolor en 1993. Son directeur artistique, Philippe Conrath, lui organise une tournée l'année suivante, gagnant sa confiance et devenant le producteur de ses spectacles et de ses disques. Dès lors, protégé des mauvais coups éventuels du "show business", l'art de Danyel Waro peut s'épanouir en toute liberté. Progressivement, toutes les facettes de l'insondable talent de Danyel Waro se révèlent. En 2005, seul en scène, il parvient à transporter le public fervent d'une salle comble, armé de son kayamb et de son charisme. Toutes les ouvertures lui sont permises. Après une rencontre avec Titi Robin, son quintet se frotte aux chanteurs corses d'A Filetta. Trois titres sur l'album témoignent de ses moments sublimes.

Variations sur "Salim"

- 5 Danyel Waro s'émancipe des canons contemporains de la chanson avec "Salim". Cette composition pleine de rebondissements nous entraîne dans les méandres de son imagination, irriguée par une savoureuse langue créole, donnant toute sa force à son art poétique. L'histoire commence avec une devinette, "kozinsoz" en créole : *"Coco mon granpèr lé plin la gal ? in frwi sa"* (*"La tête de mon grand-père est pleine de gale ? Tu dois trouver un fruit"*). C'est le jaque, le fruit du jacquier...
- 6 Danyel Waro : *"Parce que le fruit est plein d'aspérités comme s'il était couvert de boutons de gale. Sa surface est râpeuse. C'est une image un peu moche, mais j'aime montrer qu'en fait le jaque est un fruit magnifique, qui sert à plein de choses... Jacques est aussi le prénom d'un ami qui a disparu. Au départ, cette chanson est une histoire inventée 'vite fait' le jour de sa mort. J'essaye de dire à son fils, l'enfant qu'il a adopté avec sa femme, que Jacques n'est pas mort... Il*

fabriquait des instruments et il revit à travers l'arbre qui était son repère, le jaquier. Cet arbre nourrit les cabris. Son ombre abrite les jeux. On mange son fruit en légume. On en fait de la confiture. On y accroche la balançoire. Son bois est bon à brûler... Cet arbre a toutes les qualités. Or dans les livres, on ne nous apprend pas à le valoriser. On nous présente toujours le pommier, le poirier... C'est pourquoi je voulais faire un conte pour montrer la valeur de cet arbre.

- 7 Le jaquier est aussi l'arbre dans lequel on élève les nids de guêpes. Tout cela me ramène dans la cour de mon enfance. J'élève les guêpes, pour ne pas me faire voler les nids que j'ai trouvés le jour dans les champs de canne. On travaille dans les champs, on se fait piquer, alors on repère le nid de guêpes. Pour éviter que quelqu'un prenne le nid avant nous, on l'enfume, on le décroche de l'arbre et on l'enfile sur un bâton qu'on dépose par terre. La nuit – comme les guêpes n'ont plus d'activité – on revient prendre le nid. On le ramène à la maison sans se faire piquer et on l'attache avec une cordelette à l'arbre de la cour. Le nid grossit, les larves se multiplient. Ce sera le 'manger' [délice] pour Pâques. Au bout du carême il y aura le nid de guêpe... Mais il faut pas mal de nids pour faire une bonne friture.
- 8 J'aime particulièrement les larves de guêpes frites ou les larves qui se développent dans le bois pourri. Les larves de guêpes ont un goût très sucré. Frites à la poêle, elles dégagent une odeur : hum !... Il y a aussi le champignon du géranium rosat que l'on distille pour faire l'essence de géranium. Nous cultivions le géranium pour le distiller. Les années de bon rendement, on arrivait à produire un litre d'essence. Après la distillation, on vidait l'alambic pour le nettoyer. On faisait un tas des détritiques qui pourrissaient. Et, sous ce fumier, les champignons poussaient. Ils avaient un parfum !... Juste frits avec un peu de sel... Extraordinaire ! Ces champignons, les guêpes, c'est un peu notre caviar à nous.
- 9 D'ailleurs ça pouvait être un sujet de bagarre. Parce qu'on avait l'alambic en commun avec les autres cultivateurs de géranium. Chacun distillait sa production, mais le fumier s'entassait sur le même tas. Alors chacun veillait. Très tôt le matin – parce qu'il faut venir très tôt avant que le soleil soit levé – on venait chercher les petits boutons qu'on avait repérés la veille. Ils étaient tout petits et, le matin, ils avaient un grand chapeau. On appelle ça 'Ti bonom gran chapô'. Toujours ce goût pour les mots, la poésie, les métaphores. J'ai eu la chance de grandir avec ça...
- 10 'Salim' était un texte vite écrit, qu'il m'a fallu longtemps à restructurer pour en faire une chanson. Je l'ai développé vers la question de l'identité. Un gamin qui perd ses repères, sa mère qui 'perd le Nord' et s'adresse à tous ses Saints. C'est un peu l'histoire de La Réunion avec toutes ses croyances, ses différents 'Bons Dieux', ses repères culturels. J'évoque tous les apports communautaires qui appartiennent à présent à la société réunionnaise. Une même personne est aussi bien un peu tamoule ou catholique tout en allant dans les cérémonies malgaches ou africaines en hommage aux ancêtres. Tant bien que mal, les gens font fonctionner leurs mélanges, avec un peu de honte et des tabous encore présents.
- 11 Je raconte tout cela dans l'histoire de Salim. Lui-même est un 'zoreille' [Blanc originaire de métropole]. Il a voyagé, est arrivé à La Réunion. Nous sommes devenus amis. Je lui ai montré la fabrication des instruments réunionnais et il a commencé à en fabriquer. Pour épouser sa femme, une Française d'origine maghrébine, il s'est converti à l'islam. La mosquée est là au départ de la chanson. Et à la fin de la chanson des jeux de mots entre 'Voilà le kabar' et 'Allah aqbar', mais aussi 'Salam Erik', 'l'âme d'Éric' et 'l'Amérique'.
- 12 C'est l'histoire d'un gosse perdu parce que son arbre crève. Il y a la foi, la croyance, la promesse faite par sa mère, parce qu'il est condamné : un élément de mon histoire personnelle... Quand j'étais petit, j'ai eu la diphtérie [maladie caractérisée par la formation de membranes sur les muqueuses du larynx et du pharynx. NDLR]. À cette époque, cette maladie ne pardonnait pas. Ma mère a fait le vœu à la Vierge Marie – d'ailleurs, je m'appelle Marie-Daniel – de

m'habiller en bleu et blanc pendant cinq ans. Les deux premières années, j'étais condamné... Par leur foi, leur amour et leurs soins, ma mère et ma marraine, qui me nettoyaient la gorge [ont réussi à me sauver]. Je suis donc un peu un miraculé. Aujourd'hui, cette gorge me fait vivre. C'est ça le miracle ! Je me dis qu'il y a là quelque chose de spirituel, un don, une étoile... Pour moi, 'Salim', c'est un peu tout cela. Il y a son rêve. La recherche d'un équilibre : le mauvais demande le bon."

Variations sur "Kilimann"

- 13 Le 29 octobre 2006 – peu de temps avant sa résidence de création avec Titi Robin – Danyel Waro organise la cérémonie de son mariage avec sa nouvelle femme, Florence.
- 14 *"'Kilimann' est une chanson écrite en réaction à l'absence d'un ami musicien que j'avais invité au mariage. Il n'a pas osé venir, mais il ne m'a rien dit. Pourtant c'est plus qu'un ami, il a joué avec moi pendant longtemps... Il est catholique, sa femme aussi. Mais leur vision est étriquée, très stricte. C'est son affaire ! Pourtant comment quelqu'un qui a la foi peut-il avoir peur de venir saluer son ami qui se marie ? Quelle que soit la forme rituelle choisie par son ami. Si celui-ci est musulman ou tamoul, ne peut-il pas y aller parce que lui-même est catholique ? Ne peut-il pas lui présenter son cadeau ou sa bénédiction avec une fleur, quitte à dire qu'il ne participera pas à la cérémonie ?*
- 15 *Ma réaction va au-delà de l'attitude de cet ami. Cette peur, cette honte nous concerne tous. C'est un coup de pied dans notre vanne de riz, dans l'amitié, dans l'amour... J'ai donc fait cette chanson pour dire : 'N'ayons pas peur des cérémonies ou de tel ou tel dieu. L'apport des Hindous à La Réunion n'est pas de la sorcellerie.' Le système catholique a voulu nous le faire croire en disant : 'Là-bas, c'est Satan ! Parce qu'ils marchent sur le feu ou qu'ils prient Govinda !' Lors de ma résidence avec Titi Robin, il m'a demandé d'écrire un texte que m'inspirerait une de ses mélodies. Alors j'ai fait ce texte à partir des émotions qui m'ont traversé lors de mon mariage.*
- 16 *Le mariage s'est passé hors de l'église et du temple tamoul, dans un lieu de notre choix, où l'on fait toujours des kabars. Nous voulions une bénédiction à la fois catholique et tamoule. Deux prêtres catholiques et un prêtre tamoul sont venus. Il y a eu du tiraillement... Même si les prêtres sont amis, que l'un des catholiques est anthropologue et fréquente la chapelle du tamoul, et que ce dernier a failli devenir prêtre catholique : c'est ça aussi La Réunion... Nous leur avons demandé de venir bénir notre mariage de quelque manière que ce soit. Nous ne voulions pas choisir une religion ou l'autre. C'est ce que mon ami n'a pas compris. Mais les 700 personnes qui sont venues à ce mariage – sans alcool, c'était notre principe – ont vécu des émotions très fortes.*
- 17 *J'ai écrit cette chanson pour dire qu'il n'y a pas à avoir peur de la musique, des fleurs, de la cérémonie avec le feu, pas plus que de l'hostie et autres anges. Malheureusement toutes ces peurs, ces tabous, ces hontes ne sont pas réglés dans nos têtes. La réalité de La Réunion, dans le domaine du mélange religieux et culturel en est à un stade très avancé. Mais ce mélange s'est fait en très peu de temps et sous domination, c'est-à-dire pas tranquillement. Pas non plus totalement en violence : il y a eu de l'amour. L'esclavagisme n'était pas fait seulement de soumission dans les rapports humains. À La Réunion, avec le métissage libre au départ pendant trente ans, puis les nouveaux métissages aux temps de l'esclavage, on trouve beaucoup de personnes 'libres de couleur' dans les recensements.*
- 18 *La Réunion est vraiment un territoire particulier. Il n'y a pas eu seulement quelques Blancs gros propriétaires avec une masse d'esclaves, mais au départ des personnes 'libres' : des Malgaches blancs, des Malgaches indiens, des Malgaches noirs, etc. Le Code noir a installé un nouvel ordre,*

en même temps qu'affluaient les esclaves. Si bien que des enfants nés libres à La Réunion sont devenus esclaves. C'est compliqué ! Comme beaucoup de Blancs sont arrivés sur l'île, qui n'est pas un si grand territoire, ils n'ont pas pu se partager de grandes propriétés. Parfois, le Blanc qui allait acheter un être humain achetait sa femme. Ce phénomène a induit des rapports complexes dans la société réunionnaise. D'une part, entre ceux qu'on appelle les 'gros Blancs' et une masse d'ouvriers ou d'esclaves, qui ont perduré après l'abolition de l'esclavage. Et, d'autre part, entre les petits Blancs ou les petits métis et les anciens esclaves...

- 19 *Après l'abolition de l'esclavage, avec le 'droit d'engager', les Indiens sont arrivés en masse, et puis les 'engagés' africains et malgaches. Tout cela a créé une complexité d'hommes libres, semi-libres, engagés... Ici, la question du nom est essentielle. Celui qui a un nom peut fonder une famille, construire un lien. Mais ce n'est pas le cas de l'esclave. Son enfant n'est pas le sien. Il n'y a rien à lui transmettre. Il n'a pas de nom, tout juste un prénom, un numéro... Le nom que chacun porte est le reflet de toute une lignée. Dans 'Kilimann', j'invite mon papa et ma maman, qui sont morts, à revenir faire la fête et danser avec moi, de la même manière que l'on fait la fête pour les ancêtres. Les esprits font partie de la vie. Nous sommes en communication avec les morts. Tout cela fait partie de La Réunion, il n'y a pas à en avoir peur."*
- 20 *La chanson "Kilimann" est précédée d'un long poème introductif dans une langue créole splendide. Danyel Waro a sa façon particulière de dire, de croquer les mots : sa diction poétique s'inscrit dans le courant du slam contemporain. Si l'on n'en saisit pas toujours le sens, ses paroles créoles touchent profondément par le rythme qu'il leur impulse. L'incroyable musicalité que Danyel Waro parvient à insuffler à ses mots nous envahit d'une émotion poignante. Elle est le fruit d'un formidable travail sur l'oralité. "J'aime dire les mots, explique-t-il. Pour moi, c'est comme de la matière. Ils ont un goût. On les croque, on les mange, on les goûte, on les donne à manger. C'est une nourriture et un plaisir. J'aime faire sonner les mots, jouer avec eux, les faire danser. Les mots sont des sonorités, des émotions, des images, des tableaux, de la danse..."*